ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS

Roubaix-Tourcoing. Trois mois. 13.50
Six mois. 25.50
Un an. 50.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 15 fr. 50
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réclamation d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

INSERTIONS:

Années: la ligne. 20 c.
Réclames: » 30 c.
Faits divers: » 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARANT, libraire, Grand-Place à Paris, chez MM. HAYAS, LAFFITE et C^o, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

ROUBAIX 16 JANVIER 1876

Les élections sénatoriales.

Aujourd'hui il est procédé à la nomination des délégués: c'est la première opération électorale accomplie en vertu des lois constitutionnelles. Les 43,000 électeurs vont, pendant quinze jours, délibérer sur les choix qu'il convient de faire, et examiner les titres des hommes qui sollicitent le mandat de sénateur.

L'élection des délégués étant chose facile en soi, puisque partout nos conseils municipaux, habitués aux délibérations communes, n'avaient à se prononcer que sur le choix de deux hommes, et qu'ils n'avaient point pour la plupart à chercher bien loin pour fixer leurs préférences.

Il n'en est pas de même pour l'élection des sénateurs. Cette seconde opération, qui sera l'application du suffrage à deux degrés, doit avoir les plus graves conséquences, peut exercer une influence décisive sur l'avenir du pays, sur le sort de ses institutions. Il s'agit, en effet, de la nomination d'hommes qui vont partager avec le chef de l'Etat le droit de dissoudre les élus du suffrage universel, et avec l'assemblée législative le droit de faire les lois et de nommer éventuellement le chef de l'Etat.

Jamais, sauf le cas où le peuple nomma, en 1848, le président de la République, il n'avait été donné au suffrage, ou restreint ou universel, une occasion de pratiquer un exercice aussi important de ses prérogatives. La responsabilité des électeurs grandit donc, en raison des fonctions qui leur sont attribuées; et le pays attend avec une anxiété patriotique le résultat de cette première mise en pratique d'une constitution née du conflit des partis.

Il nous paraît difficile de spécifier d'avance l'élection des délégués et des sénateurs elle-même. Il n'en est pas et il n'en sera pas, pendant de longues années, comme aux Etats-Unis, pour l'élection du président. Là on connaît les opinions ou plutôt le candidat de chacun des électeurs du second degré chargés d'être le président. Il y a comme un mandat impératif, ou plutôt on peut dire que l'inverse se produit: c'est-à-dire que chaque électeur est élu parce qu'il a fait connaître, telle ou telle opinion.

En France, et pour la plupart des cas, les délégués seront élus sans subir de mandat impératif, sans avoir eu besoin d'affirmer leur opinion sur tel candidat. Ils seront élus parce qu'ils sont connus, parce qu'on leur attribue plus de capacité qu'à tout autre; en somme, nous ne craignons pas de le dire, la plupart seront élus sans mandat déterminé.

C'est encore une raison qui augmente leur responsabilité; ils cessent d'être des instruments et deviennent des mandataires munis de pleins pouvoirs. Ils ont donc une double responsabilité: vis-à-vis du pays, vis-à-vis de ceux au milieu desquels ils vivent de la vie habituelle.

Ce sera dans les réunions préparatoires qui précéderont le scrutin du 30 janvier que se formeront définitivement les listes, que les groupes se partageront en deux camps. Là se trouveront en présence les éléments opposés; conservateurs et radicaux. Dieu veuille donner la victoire à ceux qui mettront en tête de leurs programmes: Dieu et France.

ALEXANDRE WATTEAU.

Le Journal officiel d'hier publie le décret suivant:

Le Président de la République française, Sur la proposition du ministre de l'Intérieur.

Vu les lois des 2 août et 30 décembre 1875, Vu le décret du 3 janvier 1876,

Vu les rapports constatant la difficulté des communications dans plusieurs départements, Décrète:

Art. 1^{er}. — L'article 5 du décret du 3 janvier 1876 est ainsi modifié:

Si la majorité des membres en exercice ne se rendait pas à la séance du 16, le maire convoquerait le jour même le conseil pour le mardi 18, et si, à cette seconde réunion, le nombre des membres présents était encore insuffisant, une troisième convocation serait faite le même jour pour le jeudi 20.

A cette dernière séance l'élection pourrait avoir lieu conformément à l'article 17 de la loi du 5 mai 1865, quel que fût le nombre des membres présents.

Toutefois, dans les départements où l'état des communications rendrait la deuxième et la troisième convocation des conseils municipaux impossibles au terme fixé par le paragraphe ci-dessus, ces convocations seraient faites pour des termes plus éloignés.

Art. 2. — Le vice-président du conseil, ministre de l'Intérieur, est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 14 janvier 1876.

M. DE MAC-MAHON
DUC DE MAGENTA.

Par le Président de la République:
Le vice-président du conseil,
ministre de l'Intérieur,
L. BUFFET.

L'intolérance des indifférents.

D'APRÈS M. SARCEY.

Le vendredi saint de 1869, un certain nombre d'étudiants se donnèrent le mot pour manger du saucisson à l'ail et boire du vin bleu. M. Sarcey prit la plume et les gourmanda en ces termes:

« Quand on a faim de saucisson ou de porc aux choux, ces jours-là, on en mange chez soi, portes fermées, sans en faire tant de bruit. Ces manifestations ne sont légitimes que quand elles peuvent être prises pour quelque revendication de quelque liberté violée. Si le clergé, tout-puissant aujourd'hui comme il était au moyen-âge, forçait les gens à faire maigre le vendredi saint malgré eux, sous peine de prison, je comprendrais fort bien qu'à ces tolérances on répondit par un acte de rébellion publique. Est-ce que les jeunes gens qui ont fait le pari de manger du cochon le vendredi saint se trouvaient dans ce cas que j'appellerai volontiers de légitime défense? Point du tout. La loi non plus que l'opinion publique, à Paris, au moins, ne les contraignait à faire maigre. Ils étaient libres de dîner chez eux, à huis-clos, comme ils l'entendaient; il leur était loisible de se précautionner de viande la veille et de s'en empresser tout à leur aise. Personne n'y eût trouvé rien à redire... Quand la tolérance en est venue à ce point, quelle est cette idée saugrenue de jeter comme un défi l'annonce d'un dîner gras? Un défi, à qui? Ce n'est pas à la loi, qui nous laisse tranquilles; ce n'est pas à l'opinion publique, qui est indifférente. A Paris, votre protestation n'est qu'une gaminerie d'écoliers en goguette! »

Vous croyez sans doute faire une

bonne niche, au fanatisme. Mais c'est vous, sauf votre respect, qui êtes les fanatiques; car personne ne vous trouble dans votre droit de manger gras, et c'est vous qui, par vos réclamations, bruyantes, contristes et gênez les personnes pieuses vouées au maigre du vendredi saint. C'est de l'intolérance retournée, l'intolérance des indifférents, la pire de toutes, à mon avis. On comprend jusqu'à un certain point un dévot qui croit posséder la vérité éternelle use de tous les moyens pour amener de gré ou de force, tous les hommes ses frères dans la voie qu'il suit, et qui est pour lui la seule voie du salut. Mais un sceptique, ou si vous aimez mieux un philosophe, un ami de la vérité qui a fait le tour des contradictions humaines et qui sait par expérience combien la raison de l'homme est faillible, est-il bien venu à montrer si peu de complaisance même pour ce qu'il pense être une horreur? Il n'est pas autorisé aux folies d'intolérance qu'il reproche à ses adversaires, et qui, chez eux, ont au moins leur excuse... Pouvait-il y avoir rien de plus stérile qu'une manifestation semblable? Quelle idée nouvelle s'en dégageait? Quel aimable chancelante a-t-elle ramenée à l'amour du vrai? Quel préjugé a-t-elle battu en brèche? Ce n'était qu'une protestation stérile, et partant ridicule... Vous croyez que le catholicisme est une religion fautive et qui empêche l'âme de préjugés; combattez-le donc, mais par d'autres armes. Vous y rejetez plus avant, par le mauvais goût de ces ineptes épigrammes, ceux que vous avez précisément à cœur de convaincre, les indécis, qui attendent et regardent! Vous tournez le dos à votre but!

Quant M. Sarcey se livre contre le clergé catholique à des attaques que le tribunal de police correctionnelle juge diffamatoires, ne donne-t-il pas dans le travers qu'il condamnerait si bien en 1869, et son « intolérance des indifférents » qu'il déclarait la « pire de toutes? » Prenez garde, monsieur Sarcey, « vous tournez le dos à votre but! »

Le Soleil annonce que l'empereur d'Autriche vient d'accepter la démission du comte Apponyi, son ambassadeur en France. Le comte Apponyi, dont le père a déjà rempli les mêmes fonctions à Paris sous la monarchie de 1830, se retire de la carrière diplomatique pour raison de santé. Le successeur du comte Apponyi n'est pas encore désigné.

On lit dans le Bien Public: « M. Thiers, atteint depuis quelques jours d'un léger refroidissement, renonce à se rendre à Marseille. L'illustre homme d'Etat paraît très-affecté des difficultés que rencontre, dans son département, la formation d'une liste républicaine de conciliation. »

On annonce la mort de M. Collet-Meygret, ancien directeur de la presse au ministère de l'intérieur et ancien receveur-général.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 15 janvier 1876.

On assure que le délégué et le suppléant du Conseil municipal de la Seine seront MM. Victor Hugo et Spuller.

M. Gambetta insiste beaucoup pour que M. de Freycinet, qui fut son chef d'état-major général pendant que lui-

même commandait les armées de la Défense nationale en province soit nommé sénateur; il pourrait se faire qu'il fût préféré au citoyen Floquet, lequel ne pourrait se présenter ailleurs comme candidat sénatorial et ne trouverait pas une circonscription pour s'y présenter à la députation.

Dans le 1^{er} arrondissement où devait, disait-on, se présenter M. le duc Decazes, il paraît que l'on s'occupe déjà de la candidature de M. de Germiny, un des rares conservateurs du conseil municipal. Le duc Decazes se présenterait donc dans un autre arrondissement.

Le journal de M. de Girardin, la France, a pris l'initiative d'une matinée théâtrale à la porte Saint-Martin, dont le produit sera destiné à augmenter le fond de la souscription pour élever une statue à Lamartine.

De plus fort en plus fort; on ne sait vraiment où cela s'arrêtera! L'homme-annonce pour ce soir un nouveau tour; il sera placé dans un sac, les yeux bandés, et les bras seuls libres, puis introduit dans le canon et lancé vers le trapèze qu'il devra attraper au vol.

Ce soir, grand bal masqué aux Variétés; les bals de l'Opéra ne sont plus qu'une tradition.

(Autre correspondance.)
Paris, 15 janvier 1876.

Le langage, relativement fort modéré, des journaux républicains, dans leurs appréciations de la proclamation présidentielle, a causé une surprise universelle. En effet, quand on parcourait, dans la journée, les bureaux de rédaction de ces feuilles, on ne trouvait que des gens exaspérés, furieux au possible. Le soir, calme plat.

Cette acalmie serait due, paraît-il, à l'intervention de M. Thiers, qui aurait fait comprendre partout la nécessité de ne pas paraître, aux yeux du pays, atteint par les déclarations du maréchal M. Thiers, craint que ces déclarations n'aient, une grande influence près des électeurs municipaux; il recommanda, en conséquence, de ne pas se poser en opposants, et il espéra que les bons partisans, commettront la faute qu'il supplie ses amis d'éviter.

Nous voici embarqués sur la mer orageuse des élections; bien hardi serait celui, qui dirait où nous aborderons? Nous allons d'abord faire l'essai d'un corps électoral tout neuf; quels sénateurs nous donnera-t-il?

Tout porte à croire que M. Buffet, pour avoir laissé dans le ministère les éléments dissolvants qui ont produit la crise de ces derniers jours, ne survivra pas aux élections et que nous aurons, même avant la réunion des deux Chambres, un ministère centre gauche où domineront MM. Dufaure, Decazes et Léon Say et dans lequel entrera le préfet de police, M. Léon Renault. Mais ce ministère sera évidemment obligé de s'appuyer sur les autres gauches; ici, commenceront les difficultés dont on ne peut prévoir toutes les conséquences.

DE SAINT-CHÉRON.

Le Nouvelliste de Rouen publie un très-curieux article sur le jour de l'an en Amérique. On sait que les Américains des Etats-Unis célèbrent chaque année cinq grandes fêtes: le 1^{er} janvier, le 22 février (anniversaire de la naissance de Washington), le 4 juillet (anniversaire de la déclaration d'indépendance), le jour d'actions de grâces (dernier jeudi de novembre) et le 25 décembre. Le Vendre-Saint-nu compte

point comme jour férié obligatoire; les catholiques et les épiscopaliens purs seuls le reconnaissent comme fête religieuse.

Tel est le respect traditionnel des Américains pour le repos dominical que, quand l'une des quatre fêtes non religieuses tombe sur un dimanche, ils en ajournent la célébration au lendemain. Lorsque le premier jour de l'année est un dimanche, les souhaits et les vœux ne s'échangent qu'entre proches parents, amis intimes, ou bien à l'église, entre le pasteur et les membres de sa congrégation. Les joyeux happy new year! les chaudes poignées de main, les démonstrations cordiales sont réservées pour le lendemain.

Voici comment le jour de l'an est célébré quand il ne tombe pas un dimanche:

Il s'agit de se présenter dans toutes les maisons où vous avez été reçu pendant l'année où vous avez, ne fût-ce qu'une fois seulement, vaqué, bu une tasse de thé ou entendu la romance en vogue. L'envoi d'une carte ne serait pas suffisant, et sur ce point seulement les mœurs américaines n'admettent aucun compromis avec les habitudes européennes.

Des hommes enveloppés chaudement, incapables, emmitouffés, glissant plus ou moins adroitement sur les verglas des trottoirs ou patinant dans la boue agrémentée de neige fondante, entassés comme des harengs sur les bateaux ferry qui transportent les citoyens de New-York à Hoboken, — hier un village, aujourd'hui une ville, — à Brooklyn, à Jersey-City, ou bien juchés encaqués dans les voitures, les tramways, les omnibus, le véhicule de toute sorte, voilà le tableau qu'offre au spectateur les heures et l'impérieuse ville de New-York pendant toute la journée du 1^{er} janvier.

Nos visiteurs arrivent, isolément ou par groupes de deux ou trois, croûtés, mouillés ou grelottants, sur le seuil de la porte, où un nègre en cravate blanche ou quelque sous-bréte irlandaise aux yeux fortement encapés tient entre-bâillée. On n'annonce personne, et pénétré qui veut, ce jour-là, dans l'intérieur d'ordinaire si soigneusement muré d'une famille américaine. Ils entrent au salon sans même prendre le temps de se débarrasser de leurs paletots. Là ils trouvent toute la partie féminine de la famille réunie en demi-cercle de chaque côté du sofa où se trouve la maîtresse de la maison, qui se lève à demi et, offrant sa main, prononce le sacramental happy new year! Le visiteur fait ensuite demi-tour à droite ou à gauche, donne la main aux autres dames présentes, puis sort du cercle pour céder la place au gentleman qui le suit, et va faire un instant galop derrière le fauteuil à bascule de miss Nélie ou les boucles blondes de miss Thompson.

Les dames américaines, fières de voir ce jour-là les adorateurs du dieu-dollar et les serviteurs du roi-coton enchaînés au dos de leurs fauteuils, retiennent le plus longtemps possible les visiteurs. Plus un salon est plein quand on s'y présente et mieux on doit augurer de la fortune de la famille, de ses relations étendues, des attractions qu'elle offre, de la grâce ou de la beauté des jeunes personnes. Miss Nelly tient soigneusement compte sur un calepin du nombre de poignées de main qu'elle a distribuées, depuis le lever de l'aurore jusque dans la soirée, moment auquel les intimes sont invités à la sauterie qui doit clore la journée.

Couchez-vous, vous venez de visiter aujourd'hui, Daisy?

— Oh! tant que je n'en saurais dire le nombre, à midi, j'ai dû m'arrêter de compter, tant les deux salons étaient pleins.

Mot j'en ai eu cent douze, sans compter ceux qui venaient seulement pour accompagner leurs amis.

Cependant, le visiteur, aiguillonné par le nombre de calls dont il doit encore s'acquitter avant le coucher du soleil, reboutonne son paletot, resserre son cache-nez et fait mine de s'éloigner. C'est à ce moment que le monsieur ou la jeune miss, ou la matrone au retour déploient toutes les grâces tentatrices de notre commune mère. Une table somptueusement servie, couverte de flacons de vin et de liqueurs, plorant sous le poids des montagnes de délicatesses de toute sorte, occupe l'un des coins du salon du fond, — sitting room, — et, de gré ou de force, il faut faire bonheur aux vins d'Espagne et au rhum de la Jamaïque.

Ce jeu-là, répété un nombre incalculable de fois, ne laisse pas que d'avoir des conséquences désastreuses pour l'estomac des gentlemen en particulier et le décorum en général. Dès midi, ce ne sont plus que jeunes gens tiubant dans les rues et les avenues, s'accro-

versés un cheval, une toile, une palette et des pinceaux.

Marcelle, affaissée contre le mur, blanche comme de la cire, ne parut même pas les voir entrer.

— O Dieu!... que lui est-il arrivé? cria la mère en bondissant vers elle.

La jeune fille ouvrit les yeux, et ses lèvres s'agitèrent sans rendre aucun son.

— Tu souffres!... que t'a fait du mal! Réponds, je t'en supplie.

Marcelle appuya une main sur son cœur.

Mme Fontille, qui l'étendait doucement sur un canapé, remarqua ce mouvement.

— Une palpitation, peut-être, dit l'excellente femme.

— Sa voix parut tirer Marcelle de sa torpeur douloureuse.

— Oh!... que cela fait mal! murmura-t-elle.

— Quoi donc?... mais quoi donc? répéta anxieusement la mère.

— Ce que vous avez dit, maman! s'écria enfin la pauvre petite, éclatant en sanglots.

Mme Fontille, subitement rassurée, fit un pas en arrière.

Mme de Clarande était encore trop effrayée pour comprendre.

— Qu'ai-je donc pu dire, ma chère enfant, qui t'ai mise en un tel état?

— Ah! maman! maman! vous avez

chant aux rampes des perrons ou s'appuyant sur le bras d'un camarade plus endurci quant aux émotions d'une semblable journée. Aussi, dans la bonne société, la coutume de verser, de forcer plutôt à boire, tend-elle notablement à disparaître, mais, il y a quelque vingt ans, le luxe de la table du 1^{er} janvier, la richesse des plateaux, des cristaux, l'excellence des boissons étaient le critérium de la fortune et de la condition sociale du maître de la maison.

Roubaix-Tourcoing ET LE NORD DE LA FRANCE

Le conseil municipal de Roubaix vient de procéder à la nomination du délégué sénatorial. Tous les membres étaient présents. Voici le résultat du scrutin:

POUR LE DÉLÉGUÉ
M. Louis Watine-Wattinne, adjoint 15 voix (élu)
M. Achille Scrépel 14 voix

POUR LE SUPPLÉANT:
M. Scrépel-Roussel, adjoint, 15 voix (élu).

M. Joseph Quint, 14 voix.

Voici le résultat de Tourcoing:
Nombre de votants: 30.
POUR LE DÉLÉGUÉ:
M. Jules Leblan, adjoint, 18 voix (élu).
M. Hasebroucq, conseiller municipal, 12 voix.

POUR LE SUPPLÉANT:
M. Désiré Debuchy, adjoint, 19 voix, (élu).
M. F. Mazurel, conseiller municipal, 10 voix.
Un billet blanc.

La Courrier du Nord publie une lettre de M. Boduin, député sortant, qui, pour des raisons de santé, déclare renoncer à toute candidature afin de rentrer dans la vie privée.

Rossi, le sous-maître de l'Ecole de Commerce, qui doit passer aux prochaines assises pour le cou de rasoir donné à M. Laquement fils, est venu hier à Roubaix pour être confronté avec sa victime. Le Parquet avait remis jusqu'à présent sa descente sur les lieux du drame, l'état de M. Laquement n'ayant pas permis plus tôt de procéder à ce qui est le préliminaire habituel de toute instruction criminelle. Déjà M. Laquement avait fait une déposition écrite que sa déposition orale d'hier est appelée à compléter et à corroborer. Sa blessure, qu'il a découverte aux yeux de ces Messieurs de la Justice, est en voie de se cicatriser.

Quant à Rossi, il porte encore autour de sa main blessée un bandage qui fait croire aussi à une entaille d'importance. Il parle du reste avec beaucoup de retenue, de la maison où il dit avoir « tant souffert ». Figure énergique et vraiment à la Corse, ses cheveux coupés ras ne servent qu'à lui donner une expression plus rude encore, mais qui n'est pas certainement celle d'un criminel.

Voici quel est, nous dit-on, le système de défense de Rossi: Il proteste qu'il ne demandait qu'à sortir de l'Ecole de Commerce, mais, à l'en croire, M. Laquement se serait opposé jusqu'à la fin à sa sortie et à rompre un engagement dont les conditions étaient dé-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 17 JANVIER 1876.

— 12 —

Les Filles du Colonel

PAR CLAUDE DE CHANDENEUX (Suite)

— Je reconnais à Hortense les talents culinaires les plus variés.

— De même que sa sœur, Marcelle a tous les talents artistiques.

— Oh!... elle peint! seulement.

— Occupation charmante.

— Et surtout distraction agréable.

— Dérivatif aux rêves de jeunes fille.

— Marcelle est une imagination paisible.

— Qui trouble beaucoup les autres, toutefois.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûre.

— Nous y voilà! pensa Mme de Clarande en devenant très-attentive.

— En vous présentant sa requête, et en vous priant de la transmettre vous-même au colonel.

— Mme de Clarande éteignit sa physionomie et d'un ton tranquille:

— De quelle requête peut-il bien être question, chère Madame?

— Ce serait reconnaître votre perspicacité maternelle que de supposer qu'elle n'a pas deviné dans ma démarche une demande en mariage.

— Oh!... Marcelle est si jeune!

— Ce qui ne la rend que plus attrayante.

— Et puis, c'est la dernière... que diraient mes deux filles aînées?

— Si Mlle Hortense et Judith n'ont point fait de choix encore, j'imagine, madame, que les occasions ne leur ayant certainement pas manqué, qu'elles n'auraient aucun motif d'en vouloir à leur jeune sœur.

— Et quel est donc celui de vos amis?

— Ici Mme Fontille éprouva un petit frisson des plus désagréables.

— C'est un jeune officier, aussi modeste qu'intelligent... homme de cœur...

— Que vous nommez?

— Le lieutenant Alain Daval.

— Du Val?... avec la particule?

— Non, madame, Duval en un seul mot.

Mme de Clarande se renversa sur

son fauteuil et fit, des lèvres, une moue dédaigneuse.

— Je ne connais pas ce monsieur, dit-elle froidement; il vient rarement ici.

— Sa réserve... sa timidité...

— Ou peut-être son trop peu d'usage du monde?

— Je dois reconnaître qu'il est plutôt brave soldat qu'homme de salon.

— Ah! chère madame!... ces gens-là sont désolants... Que voulez-vous qu'on fasse, dans un intérieur, de ces lions des batailles?

— On en fait généralement des moutons, madame.

— Hum!... et sa famille?

— Il est sans parents.

— Mais encore, qu'étaient-ils?

— D'honnêtes propriétaires-fermiers.

— Ah! Dieu!... quelle sorte d'éducation doit-il avoir?

— Aussi bonne que les camps africains lui ont permis de la conserver.

— C'est-à-dire à peu près nulle. Ses mœurs?

— Excellentes.

— Prêt à passer capitaine, n'est-ce pas?

— Hélas! non... il vient d'être nommé lieutenant.

— Je me souviens, en effet... A-t-il de la fortune?

— Quelques milliers de francs... ad-

ministrés avec ordre... de l'économie... et sa solde.

— Total: quelque chose comme 2,000 ou 2,500 fr.

— A peu près.

— Juste de quoi vivre de privations.

— Seul, je ne sais. A deux, cela change.

Mme de Clarande, qui connaissait la dot de ses filles, se pinça les lèvres sans répondre.

— Mme Fontille toussa, prit une boucle de gomme et attendit.

— Il ne doit pas être jeune, votre prétendant, chère madame.

— Il a trente-deux ans.

— J'entends. Il s'est engagé, n'a pas eu de chance, et recevra sa retraite comme capitaine.

— Oh! rien ne le prouve.

— Non, mais tout le fait présumer.

— Il n'est pas donné à tous de parcourir heureusement la carrière militaire comme M. votre mari, madame.

— Je le sais bien. Toutefois, la différence est trop absolue.

— Si vous connaissiez M. Daval, vous seriez certain du bonheur de Mlle votre fille... qu'il adore...

— Comment! qu'il adore!... où la voit-il donc?

— Partout, je crois.